

Une enquête sociolinguistique sur la transmission intergénérationnelle des langues au Gabon¹

Pither MEDJO MVÉ* & Mexcent ZUÈ ELIBIYO**

Institut des Sciences de l'Homme, Laboratoire Dynamique du Langage (UMR 5596), 14, avenue Berthelot, F-69363 Lyon cedex 07*

& Ecole Normale Supérieure de Libreville, LA.SCI.DY.L, BP17009, Libreville (Gabon) **

pmedjo_mve@yahoo.fr* & zemlyon@yahoo.fr**

In this contribution, we examine the question of the transmission of Bantu languages from the generation of the parents to the generation of children, into the specific context of Gabon. Our results are based upon a sociolinguistic survey (Zuè Elibiyo, 2008) made in two different cities of Gabon. One of these cities is located in the north-west (Libreville), and the other one in the center (Lambaréné). The data analysis shows that French language is clearly the language which the great majority of the parents transmit to their children. Nevertheless, at least two Bantu local languages, Fang (A75) and Gisir (B41) are, to a certain extent, also spoken by adults to the children within the family context. Finally, we show that not all local languages of Gabon are really endangered, even though their transmission is globally in decline.

1. Introduction

Au Gabon, on admet généralement que de nos jours, les jeunes ne parlent plus la langue de leurs parents. Cette idée est partagée aussi bien par les adultes, que par les jeunes eux-mêmes. Cette croyance est-elle fondée? Si tel est le cas, quelles sont les raisons qui pourraient expliquer ce fait?

Une autre idée communément admise est que les enfants des Fang (langue bantou A75) parleraient davantage leur langue que les enfants dont les parents sont issus d'autres groupes ethniques. Est-ce vraiment le cas? Plus généralement, on se demande s'il y a des langues locales qui se transmettent mieux que d'autres et pourquoi. Telles sont les questions qui constituent l'arrière-plan de cette contribution. Un autre constat apparaît. Au Gabon, aucune langue endogène n'émerge comme langue véhiculaire à l'échelle nationale, bien que certaines le soient au niveau local. Dans un article publié dans la Recherche, Hombert (2009) a écrit que plus de la moitié des langues du Gabon seraient menacées d'extinction dans la

¹ Nous tenons à remercier Marinette Matthey pour ses commentaires et suggestions.

mesure où celles-ci comptent moins de 1'000 locuteurs. Nous verrons si le processus de transmission va à l'encontre d'une telle affirmation, ou si au contraire il la renforce.

Afin de répondre à toutes ces questions, nous allons présenter les résultats d'une enquête réalisée par un des auteurs de cet article dans le cadre de sa thèse de doctorat (Zuè Elibiyo, 2008), notamment en cherchant à savoir quelle(s) langue(s) parlent entre eux des jeunes de 9 à 17 ans et quelle(s) langue(s) ils parlent avec leurs parents. Cette étude n'a pas la prétention de traiter des langues du Gabon dans leur ensemble. L'échantillon ne concerne qu'une dizaine de langues, alors que le Gabon en compte plus d'une cinquantaine. Elle permet néanmoins de dégager les premières tendances sur la transmission des langues vers les plus jeunes. Le terrain linguistique du Gabon se caractérise en effet par son extrême complexité. Malgré l'intérêt sociolinguistique de ce terrain où des dizaines de langues se côtoient assez étroitement, cette situation complexe n'a pas encore fait l'objet de suffisamment d'études. Nous manquons en particulier de travaux linguistiques traitant des phénomènes de contact qui peuvent résulter de cette cohabitation.

Zuè Elibiyo traite des aspects sociolinguistiques de la transmission, en considérant, paraphrasant quelque peu Labov (1992), que la transmission est un processus sociolinguistique actif, à l'inverse de l'acquisition, qui est un processus passif relevant davantage de la psycholinguistique développementale.

Avant d'en venir à l'enquête proprement dite, nous allons présenter brièvement la situation sociolinguistique du Gabon (point 2), puis les axes de recherches qui sont privilégiés dans ce contexte par les chercheurs gabonais (point 3).

2. Un espace naturellement plurilingue

Le Gabon a une superficie de 267'667 km². Il se caractérise par la multiplicité de ses ethnies et de ses langues, qui se concentrent sur un espace grand à peu près comme la moitié de la France. On y recense une soixantaine d'idiomes, pour une population estimée à environ 1.3 million d'habitants. Entre 70 et 80% de la population vivraient dans des centres urbains. Le Gabon accueille par ailleurs un nombre important de migrants originaires de pays limitrophes situés en Afrique centrale (Cameroun, Congo-Brazzaville, Guinée équatoriale) mais aussi de migrants venus d'Afrique de l'ouest (Mali, Sénégal, Bénin, Togo, Nigéria et Ghana en particulier). A côté de toutes ces langues, il y a le français, qui est la langue officielle du pays depuis 1960, et qui en même temps joue le rôle de véhiculaire à l'échelle du pays. Ce rôle du français est encore plus clair dans le contexte urbain, comme l'a souligné par exemple Medjo Mvé (2000),

et en particulier à Libreville la capitale, où cette fonction est décuplée. Certaines langues locales assument, avec plus ou moins de réussite, cette même fonction dans certaines régions du pays voire dans quelques quartiers de Libreville où s'impose telle ou telle langue du terroir. Ainsi, dans le nord du Gabon, c'est le fang (bantu A75), qui joue ce rôle. Dans le sud du pays, c'est le yipunu (B43) et les langues apparentées, que l'on emploie dans cette partie du Gabon. Dans le nord-est par contre, c'est plutôt le kota (B25), malgré l'ambiguïté qui entoure ce terme, qui fait parfois référence à des langues entre lesquelles l'intercompréhension n'est pas évidente, etc.

La majorité des langues du Gabon appartient à la grande famille bantu, à l'exception du baka, langue oubanguienne parlée par une petite communauté de chasseurs-cueilleurs habitant dans la région de Minvoul (extrême nord), et dont la plupart des locuteurs se localisent dans le sud-est du Cameroun.

Il n'est pas nécessaire ici de revenir dans le détail sur la classification des langues du Gabon, domaine où il existe de nombreuses propositions, et où les recherches se poursuivent par ailleurs (Guthrie, 1953; Doke & Cole, 1963; Jacquot, 1978; Bastin *et al.*, 1999; Maho, 2003; Van der Veen, 2006; Hombert & Perrois, 2007, Idiata, 2008, Kwenzi-Mikala, 2008).

On peut retenir que d'après Maho (2003), les langues bantu du Gabon se répartissent dans trois zones distinctes: les zones A, B et H. Pour plus de détails concernant la classification des langues du Gabon, nous renvoyons à l'appendice contenu dans Hombert & Perrois (2007), qui fournit la synthèse des derniers résultats dans ce domaine.

3. Principaux axes de recherche sur les langues du Gabon

Un des chantiers majeurs des linguistes gabonais ou travaillant sur les langues du Gabon concerne la classification des langues dans ce pays. Il faut souligner que la plupart des recherches se préoccupent de la description des systèmes phonologiques des langues en question. Cette nouvelle orientation tranche avec la période coloniale (1840-1960), où les missionnaires ont surtout réalisé des outils didactiques (syllabaires, manuels de lecture, etc.), en lien direct avec leur objectif de diffusion du christianisme par l'adoption des langues parlées par les futurs ou néo-convertis (cantiques en langue locale, chants, traductions d'évangiles, etc.). On trouve aussi des descriptions qui portent tantôt sur la morphologie et la syntaxe, tantôt sur la dialectologie et la linguistique historique. Depuis peu, on recense quelques travaux dans le domaine de l'acquisition des langues par les enfants. Pour plus de détails concernant l'analyse des tendances de ces recherches, nous renvoyons à Medjo Mvé (2001).

Plus récentes, les recherches sociolinguistiques portent essentiellement sur le français du Gabon (Moussirou-Mouyama, 1984; Pambou, 2003) mais aussi depuis peu, sur l'évaluation de la dynamique des langues en milieu urbain (Calvet & Moussirou-Mouyama, 2000; Moussounda Ibouanga, 2006). Trois thèses ont examiné pour leur part la question du contact de langues en zone urbaine au Gabon (Zuè Elibiyo, 2008; Minko-Mi-Ngui, 2008; Eyindanga, 2008). Ce dernier a étudié la pratique des langues locales dans certains quartiers situés à l'est de Libreville. Enfin, l'essentiel des résultats qui ont été obtenus dans Zuè Elibiyo (2008) sont repris ici même.

4. Rôle de la famille dans la transmission de la langue

Au Gabon, la famille se caractérise d'abord par son aspect élargi. Comme elle constitue le socle fondamental de la transmission des langues, il est utile d'en présenter brièvement les caractéristiques. Le premier élément de la famille est le clan. Pour Mayer (2002), le clan constitue "la première carte d'identité d'un individu au Gabon" même si cette tradition n'est pas reconnue en tant que telle par l'administration. Le pays semble être subdivisé en deux systèmes de filiation. Dans le nord du pays, on trouve des groupes ethniques qui sont patrilinéaires, et dans le sud des groupes matrilineaires. Cette répartition est reconnue par des chercheurs tels que Mayer (2000: 72) ou Mougouama-Daouda (2005). La trajectoire du fleuve Ogooué semble tracer la limite qui sépare les deux systèmes de filiation. Dans les deux systèmes, les notions de "père", de "mère" ou "frère" n'ont pas du tout le sens que ces mots ont en français par exemple. Ainsi, la notion de "mère" renvoie à toutes les femmes qui appartiennent, grâce à des règles de filiation très précises, au clan ou au lignage de la génitrice. Il n'y a donc pas de différence de statut entre la mère biologique et les autres "mères" théoriques. Par conséquent, le concept de "mère" renvoie non pas à un seul individu, mais plus largement à une classe d'individus féminins relevant du clan maternel. Cette remarque est valable pour d'autres catégories du système de parenté (père, oncle, tante, grand-père, etc.). Il n'est donc pas rare que l'enfant soit élevé par d'autres membres de son patriclan ou de son matriclan. Ainsi, en dépouillant les questionnaires conçus pour ses enquêtes de terrain Zuè Elibiyo (2008: 26) a constaté que dans son échantillon (n= 300), près d'un enfant sur trois ne vivait pas avec ses parents dits géniteurs mais plutôt avec ses tantes, oncles ou grands-parents. Le village quant à lui peut être considéré comme une unité spatiale qui regroupe un ou plusieurs lignages issus d'un même clan. Avec la politique des regroupements villageois initiée pendant la période coloniale, on trouve aujourd'hui des villages regroupant des lignages issus de clans différents. On recense aussi des villages où cohabitent plusieurs ethnies différentes, à l'exemple de la situation qui prévaut à l'est de l'Ogooué-Ivindo (voir Medjo Mvé, 2008), où ceci semble être devenu la

norme. Mais ces phénomènes de mélanges se manifestent de manière encore plus spectaculaire dans les centres urbains où vivent désormais la plupart des locuteurs gabonais.

Il nous a semblé que l'on ne peut traiter sérieusement du problème de la transmission des langues sans se référer à cette organisation particulière de la société au Gabon.

5. Fondement théorique de l'étude

Zuè Elibiyo considère que les langues endogènes du Gabon doivent être transmises dans le cadre de la famille, à l'instar de tous les vernaculaires. En effet, s'agissant de la transmission linguistique, deux conceptions s'affrontent si on en croit Maître et Matthey (2004: 398) qui examinent la situation particulière de la transmission d'un dialecte franco-provençal, le patois d'Évolène (VS, Suisse). Une première conception est que ce dernier ne peut être transmis à l'individu que comme langue première dans le cadre de la famille. Cette transmission ne peut être effective, de plus, que si elle a lieu dans la petite enfance. Une telle conception est illustrée par le discours d'un père qui explique qu'il n'a jamais parlé à sa belle-fille en patois, estimant qu'âgée de six ans à son arrivée en Suisse, il était de toute façon "trop tard" pour qu'elle l'apprenne. A cette première conception, s'oppose celle de la nécessité d'une transmission formelle des langues en danger de disparition, qui passe par le biais de l'école, et qui peut se faire à n'importe quel âge. En résumé, la transmission d'une langue peut se faire soit par acquisition dans le milieu familial, soit par apprentissage formel en milieu scolaire. Gajo (2001) relativise toutefois la différence assez radicale postulée entre "acquisition" (spontanée, comme L1) d'une part et "apprentissage" (formel et conscient) de l'autre, en rappelant l'hypothèse pédagogique qui s'applique à l'immersion et à l'éducation bilingue: on peut apprendre une deuxième langue à l'école dans des conditions qui se rapprochent de celles dans lesquelles l'on a appris sa première langue. Cependant, tous les auteurs soulignent que l'école peut tout au plus permettre à l'enfant d'arriver à un bilinguisme fonctionnel, où chaque langue sert dans un domaine particulier. La socialisation secondaire de l'école ne peut prétendre remplacer la socialisation primaire de la famille. Nous retrouvons cette dualité famille/école chez Dabène *et al.* (1993), qui montrent que la transmission du savoir et celle des langues se font en milieu familial dans un processus basé sur l'observation et l'imitation. A l'école, ce processus repose sur des enseignements explicites et décontextualisés, associés à différents modes de relation pédagogique.

5.1 *Quelques concepts associés*

Nous allons présenter quelques notions fondamentales qui nous intéressent particulièrement parce qu'elles sont opérantes pour notre

étude: le bilinguisme et la diglossie, mais aussi la distinction entre langue maternelle et langue seconde. Elles seront utiles pour décrire la situation de contact des langues au Gabon en reconnaissant tout d'abord l'intérêt des langues endogènes et en leur accordant la place centrale qu'elles méritent.

5.1.1 Bilinguisme

Les conceptions du bilinguisme ont passablement évolué lors des dernières décennies. Si l'on trouve encore des conceptions traditionnelles (p.ex. chez Hagège (1996: 218) qui pense qu'être vraiment bilingue "implique que l'on sache parler, comprendre, lire et écrire dans deux langues avec la même aisance"), les conceptions plus fonctionnelles et moins normatives ont aujourd'hui gagné du terrain. Ainsi, Lüdi et Py (1995: 45) défendent l'idée que "sur notre planète, les personnes qui utilisent deux ou plusieurs langues quotidiennement sont plus nombreuses que celles qui n'en utilisent qu'une". Ils définissent le bilinguisme comme une faculté, de "recourir à deux ou plusieurs langues dans des circonstances variables et selon des modalités diverses". Autrement dit, ils présentent le bilinguisme comme la gestion réglée d'un répertoire de moyens verbaux issus de deux ou plusieurs langues. Au regard de cette définition, un bilingue est un individu ayant la capacité de parler deux ou plusieurs langues dans des situations variées indépendamment du degré de maîtrise de ces langues. Le contact des langues est une situation normale et banale, contrairement à ce que l'idéologie unilingue des états tend à faire croire. Rodriguez-Yanez (1997: 92) établit de son côté un lien entre la théorie conflictuelle du contact de langues et la conception anormale du bilinguisme: "une des idées qui revient normalement dans les discours axés sur le paradigme du conflit, consiste à interpréter la présence de deux ou plusieurs langues sur un même territoire comme étant une situation anormale". Enfin, Moussirou-Mouyama et Desamie (1996) relèvent que le plurilinguisme au Gabon se manifeste surtout dans des espaces privés (maison, famille, quartier). Ce serait seulement dans des cadres formels que le français s'impose en tant que langue exclusive.

5.1.2 Diglossie

Daff (2000: 95) affirme que "l'Afrique noire francophone est caractérisée par une situation de diglossie (français/langues nationales)". Un tel constat implique la nécessité d'intégrer la notion de diglossie dans notre étude. Boucher (1999) utilise également la notion de diglossie pour décrire l'hétérogénéité linguistique du Gabon. C'est en étudiant les représentations des langues dans l'imaginaire linguistique des jeunes de Libreville qu'elle établit une sorte de hiérarchie entre le français et ce qu'elle a appelé les "langues ethniques". Finalement, Boucher (1999) en arrive à la conclusion selon laquelle le problème du contact entre les

"langues ethniques" et le français se pose en termes de "conflit". Le caractère dominant du français apparaît aussi dans le fait que 62.5% des enquêtés le considèrent comme la langue la plus utile. Ces deux catégories de langues s'opposeraient aussi selon Boucher (1999) au niveau de leurs aires d'expansion: le français a une expansion internationale, celle des "langues ethniques" est limitée à une communauté, voire à la sphère familiale. Il convient toutefois de nuancer ce point de vue, si l'on tient compte du fait que le fang (A75) par exemple est employé comme langue maternelle dans trois pays distincts (Gabon, Guinée équatoriale et Cameroun). Ce qui en fait, dans une certaine mesure, une langue internationale.

5.1.3 Langue maternelle et langue seconde

Le concept de langue maternelle est pour le moins ambigu. Dabène (1994) par exemple a souligné le fait que ce terme souffrait d'une très grande imprécision. On considère bien souvent que la langue maternelle est la langue transmise par la mère à son enfant. Dans le cas du Gabon précisément, la langue maternelle peut aussi être la langue que l'on a acquise auprès de l'une des femmes appartenant au lignage de la mère ou à celui du père. Dans un tel cadre, le concept de langue maternelle acquiert un sens qui s'éloigne passablement de celui qu'on lui donne généralement en Europe. Au Gabon en effet, comme nous l'avons vu ci-dessus, l'enfant considère la sœur de sa mère génitrice comme sa "vraie" mère, quel que soit d'ailleurs le système de filiation. La notion de langue maternelle prendrait donc ici un sens beaucoup plus large, qui fait finalement référence à la langue qui est transmise à l'enfant par l'une des femmes appartenant à la lignée maternelle de l'enfant, en particulier dans le cadre du lignage. La langue parlée par la femme de référence qui s'occupe principalement de l'enfant reste toutefois sa langue dominante.

Pour Mackey (1975: 126) cependant, la langue maternelle de l'enfant n'est pas nécessairement celle de la mère ou celle du père (ou de ses équivalents). Elle peut même ne pas être la langue principale de ces derniers. Par exemple, elle peut se manifester comme première langue acquise, par opposition à la seconde, ou tout simplement comme la langue que l'enfant maîtrise le mieux. Langue maternelle ne renvoie plus à "première langue apprise auprès de la mère" mais à "langue dominante dans le répertoire". Le mode d'acquisition reste toutefois un critère pour identifier une langue maternelle: une langue acquise naturellement a plus de chances d'être considérée comme langue maternelle qu'une langue qu'on aurait apprise à l'école ou par exemple dans un cadre initiatique. Pour Mackey (1975), la langue seconde est ce qui existe en dehors du champ de la langue maternelle ou de la langue première. Elle a souvent été confondue avec la langue étrangère, notamment dans les pays occidentaux où le monolinguisme est la règle. Dans les espaces plurilingues, souligne

Mackey, la seconde langue n'est pas à proprement parler "étrangère", il peut s'agir d'une langue véhiculaire utilisée dans une région donnée. Dans tous les cas, la langue seconde peut être considérée comme langue que l'enfant n'a pas directement apprise auprès de ses parents.

6. L'enquête de Zuè Elibiyo (2008)

L'enquête de terrain dont nous allons présenter les principaux enseignements repose sur un questionnaire administré à des élèves inscrits entre la sixième et la troisième année dans des établissements scolaires de Libreville et Lambaréné. Les élèves sont âgés de 9 à 17 ans. Cette tranche d'âge couvre de façon générale le premier cycle du secondaire. De fait, l'âge moyen où un élève parvient en sixième se situe autour de 12 ans. Plusieurs variables linguistiques ont été examinées (langue des parents, langue dans laquelle les enfants s'adressent à leurs parents, langue dans laquelle les parents s'adressent à leurs enfants, etc.) en relation avec des variables indépendantes telles que l'ethnie de la personne, le lieu de résidence, le sexe, le lieu de naissance, etc.)

6.1 *La ville de Libreville*

Historiquement, les premiers habitants qui ont peuplé Libreville sont les Myènè (B10), les Seki (B21) et Kele (B22), et enfin les Fang (A75). Aujourd'hui, la ville existe depuis bientôt cent ans, et on y trouve plus de trente nationalités, sans oublier la soixantaine d'ethnies locales. Calvet (1994: 58) présente la ville comme un lieu de brassage de populations où cohabitent des gens nés dans la ville, des gens nés ailleurs dans le pays, et des gens nés à l'étranger. Du fait des migrations, l'hétérogénéité ethnique et linguistique est très grande. Libreville est donc un point de convergence de migrations passées ou actuelles, mais aussi des langues. Calvet (1994: 11) présente la ville comme un "lieu de conflit de langues", position relativement voisine de celle de Moussirou-Mouyama (1998: 398), qui préfère toutefois parler de la ville comme un laboratoire sociolinguistique.

6.2 *La ville de Lambaréné*

La ville de Lambaréné est située au centre du Gabon, à quelque 230 km de Libreville. Lambaréné est répartie en deux arrondissements et traversée par deux bras du fleuve Ogooué. Sa population s'élève à près de 15'000 âmes. La quasi-totalité des ethnies du Gabon sont représentées à Lambaréné mais pas dans les mêmes proportions qu'au niveau national. Les plus nombreux seraient dans l'ordre les Fang (A75), les Myènè (B10) et les Akele (B22), qui font partie des premiers habitants, suivis des Nzèbi (B52) et des Gisir (B41). On compte également des étrangers venus surtout d'Afrique de l'Ouest, et depuis peu de pays asiatiques. Ces derniers travaillent dans l'exploitation du bois. Le tourisme y semble intéressant car

on peut y visiter en particulier l'hôpital qui porte le nom du prix Nobel de la paix de l'année 1952: Albert Schweitzer.

6.3 Recueil des données

Chaque élève a été interrogé individuellement pendant 45 minutes par l'enquêteur (Zuè Elibiyo), qui a transcrit leurs réponses. Pour plus de détails sur les difficultés méthodologiques de cette enquête, nous renvoyons à Zuè Elibiyo (2008: 93-144).

Pour les besoins de l'étude, un "journal de terrain" a été tenu. Il s'agit d'un cahier tenu à jour sur lequel étaient notés des éléments susceptibles de jouer un rôle important dans l'analyse des données. En ce qui concerne les entretiens réalisés auprès des parents d'élèves, ces notes consistaient à relever les données suivantes: âge, profession, quartier, ethnie, nombre d'enfants dans le foyer, etc. Le questionnaire réalisé auprès des enfants (cf. annexe) est certainement l'élément le plus important de cette enquête. Il comporte trente-six questions, qui sont organisées en rubriques (état civil, environnement linguistique, etc.). Nous avons réalisé au total 449 questionnaires, soit 178 à Lambaréné, et le reste à Libreville. Cependant, nous n'en avons retenu que 300 (n=300).

7. Résultats

Nous ne présentons ici qu'une partie des résultats de l'enquête, celle qui s'intéresse directement aux facteurs influençant la transmission. Pour les jugements que les enfants et leurs parents portent sur l'enseignement des langues au Gabon, nous renvoyons à Zuè Elibiyo (2008).

7.1 Description des données

Nous allons livrer dans cette rubrique les résultats qui décrivent l'usage des langues par les parents et leurs enfants, en particulier dans le contexte familial.

A la question de savoir quelle est la langue que leurs parents emploient entre eux, il apparaît que ces derniers échangent davantage en français (63%) qu'en langues autochtones (37%). Paradoxalement, c'est à Libreville que l'utilisation des langues gabonaises par les parents est la plus élevée (près de 40% contre 34% à Lambaréné). Par contre, lorsqu'on demande à ces mêmes enfants quelle est la langue que leurs parents emploient lorsqu'ils s'adressent à eux, 74% des enfants ont déclaré que leurs parents leur parlaient essentiellement en langue africaine, mais aussi en français (29%). A l'inverse, les enfants de leur côté s'adressent à leurs parents en français, et particulièrement à Libreville (60%). Il semble qu'à Lambaréné par contre, le français d'une part, et les langues locales d'autre part, se partagent davantage l'espace linguistique.

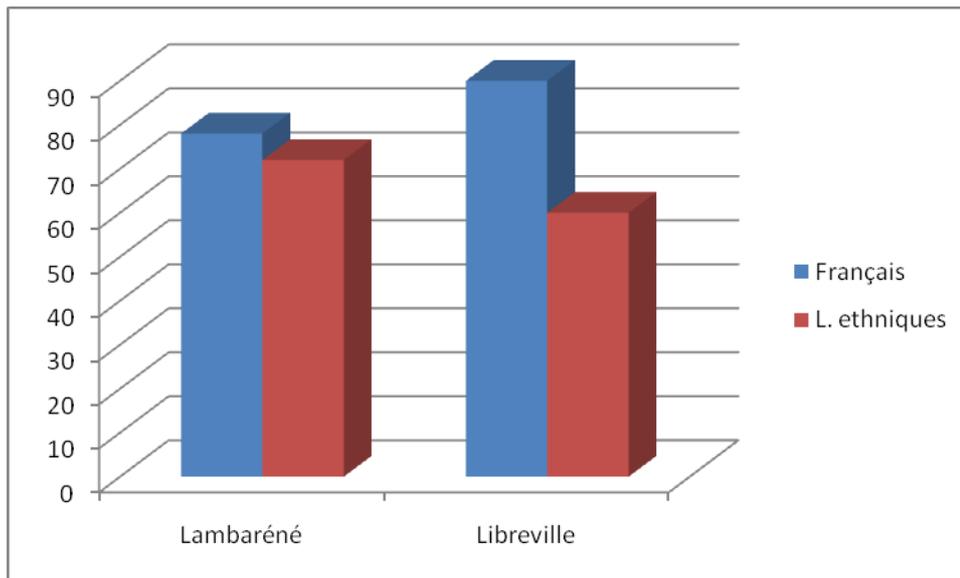


Fig. 1: Langue dans laquelle les enfants s'adressent à leurs parents

Dans les deux points d'enquête, les échanges entre frères et sœurs sont en français, soit 70% en moyenne. Si d'après les enfants, les interactions au sein du foyer se font en français ou dans une des langues locales dans pratiquement les mêmes proportions, l'usage du français culmine au contraire dans les interactions entre amis, avec une moyenne de 87% dans les deux centres urbains. C'est aussi la langue que les enfants préfèrent à 63%. Quand on demande à ces derniers quelle est la langue qu'ils pratiquent réellement au quotidien, 76% des enfants en moyenne citent le français.

On peut donc déjà déduire au vu de ces premières données que la situation des langues ancestrales du Gabon semble menacée et que leur transmission n'est pas assurée. On verra par la suite si toutes les langues nationales sont logées à la même enseigne.

Lorsqu'on demande maintenant à ces mêmes enfants quelle est la langue qu'ils ont acquise en premier, la tendance s'inverse quelque peu puisque les langues autochtones sont citées majoritairement. Cette tendance semble être plus marquée à Lambaréné (60%). Mais dans l'ensemble, on peut retenir que près de 51% des enfants ont cité une des langues du Gabon comme langue de socialisation première. Ce chiffre paraît quelque peu paradoxal et il est possible que certains enfants aient confondu le concept de langue première, dont nous avons souligné l'ambiguïté plus haut, avec celui de langue (ou d'ethnie) de leurs parents. A la question de savoir si le fait de parler la langue de ses parents *"c'est bien, c'est chic, etc."*, les avis des enfants sont partagés. Mais les préjugés négatifs semblent être plus forts chez les enfants des Librevillois.

Enfin, 42% des enfants en moyenne avouent réaliser l'alternance codique (français/langue africaine), mais cette tendance à employer le *code-*

switching paraît plus forte à Lambaréné (70%). A Libreville par contre, près des deux tiers des enfants (63%) déclarent ne jamais réaliser de tels mélanges. C'est surtout au sein de la sphère familiale que l'alternance codique se manifeste. Parmi les raisons qui sont évoquées pour expliquer ces mélanges de langues, les enfants évoquent soit des "lacunes lexicales", soit l'habitude. Quelques uns ont déclaré alterner les langues parce qu'ils aiment le faire, et très peu ne savent pas pourquoi ils le font.

7.2 Examen de quelques relations

7.2.1 Représentation des langues locales

Le fait qu'un enfant vive ou non avec ses deux parents a-t-il un impact sur son attitude face aux langues endogènes? Le test du χ^2 montre une différence statistiquement significative entre les deux variables ($p= 0.00$). Les données du graphe ci-dessous montrent que les items "c'est bien", et "cela montre que la personne qui parle a grandi au village et non en ville" sont visiblement discriminés par la variable choisie. En revanche, les réponses sont presque équilibrées pour l'item "cela indique que la personne qui parle maîtrise la culture de son ethnie", davantage d'enfants de familles monoparentales pensent que "c'est chic" de parler une langue africaine, et a contrario sont un peu moins nombreux à penser que "c'est nul".

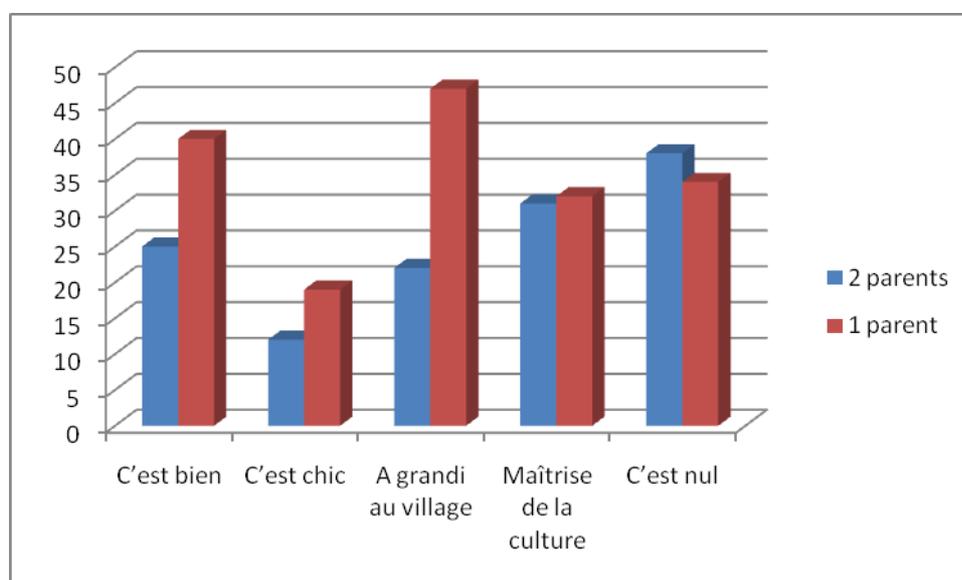


Fig. 2: Avis sur l'usage des langues du Gabon selon que l'enfant vit ou non avec ses deux parents

Pour tenter d'expliquer ces résultats, deux pistes peuvent être explorées. Il est possible que les foyers monoparentaux transmettent mieux les langues locales à leurs enfants que les couples de parents exogames où on peut trouver des membres issus de deux voire trois ou quatre ethnies différentes. L'exogamie au sens large du terme reste en effet une des

règles du mariage que pratiquent certaines ethnies du Gabon. Or le rôle important que joue l'endogamie dans la transmission est bien connu (cf. p.ex. Maître & Matthey, 2004). Nous pouvons considérer que la situation linguistique d'un foyer monoparental est plus proche de celle d'un foyer endogame que de celle d'un foyer exogame. Le tableau ci-dessous indique les unions monolingues ou mixtes selon les ethnies, telles qu'elles ont pu être déduites des réponses des élèves au questionnaire. Nous allons y revenir (7.2.2).

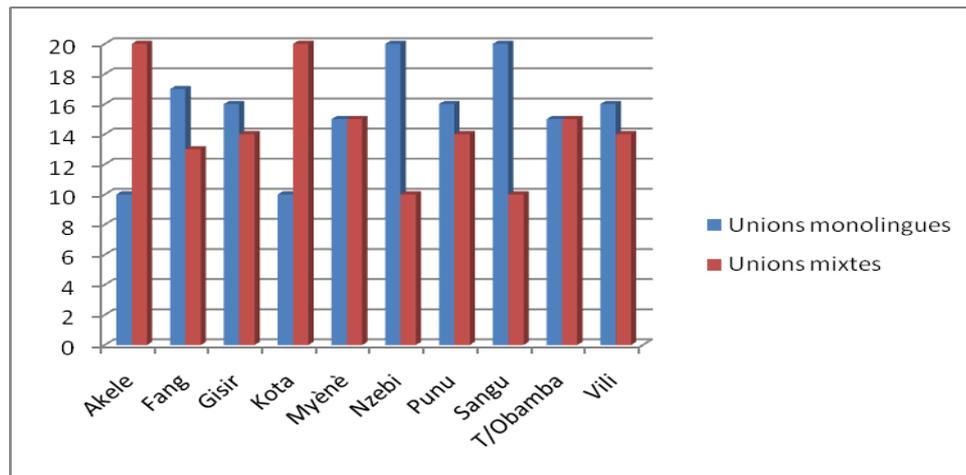


Fig. 3: Mixité ethnique dans les ménages

L'origine sociale des enfants a-t-elle une influence sur leurs attitudes langagières? Il est apparu tout d'abord que la plupart des enfants ont une opinion assez favorable sur l'usage des langues endogènes du Gabon. Seuls 24% des enfants ont émis une opinion défavorable sur leur pratique, quelle que soit d'ailleurs la catégorie socioprofessionnelle (CSP) de leurs parents. Le test statistique a montré qu'il y a néanmoins une différence significative dans les avis selon la CSP. Une part importante des enfants de la catégorie "cadres et patrons" voient d'un très mauvais œil l'usage des langues locales. Ce sont les deux items "*c'est bien*" (de parler la langue du terroir) et "*cela prouve qu'on a une bonne maîtrise de sa culture*" qui reçoivent le plus d'avis favorables. Aucune différence statistique significative n'est apparue au sujet de la langue que les enfants préfèrent. Mais dans l'ensemble, on observe un "taux de préférence" des langues locales assez bas par rapport à celui du français.

7.2.2 Identité linguistique

Quels sont les facteurs qui déterminent l'identité linguistique d'un enfant au Gabon, et comment se manifeste cette identité? Dans le cas où l'enfant vit avec ses deux parents alors que ces derniers sont issus de groupes linguistiques ou ethniques différents, il s'agit ici de savoir qui de la mère ou du père a le plus d'influence dans le choix de la langue africaine à

transmettre à l'enfant. La plupart des enfants concernés ont répondu qu'il y avait une influence "égale" des deux parents. Il n'y a pas non plus de différence importante entre les filles et les garçons quant à l'incitation parentale à parler cette langue. Près de la moitié d'entre eux ont déclaré ne pas être incités par leurs parents à s'exprimer dans leur(s) langue(s).

Revenons maintenant à la figure 3, où l'on observe que le taux des unions monolingues varie de 33 à 66.5%. Parmi les ethnies enquêtées, 6 ont un taux élevé de couples endogames. Il s'agit des Sangu B42 et Nzèbi B52, qui sont suivis des Fang A75 (56%) et de trois ethnies qui ont chacune un taux de 53% (Vili H12, Punu B42, Gisir B41). Dans le reste des ethnies, c'est l'inverse puisque les couples mixtes y sont parfois plus nombreux que les couples monolingues. Ceci est particulièrement vrai dans le groupe kota-kele (B20), un des groupes minoritaires du pays. La mixité du couple pourrait donc être une des caractéristiques des groupes linguistiques qui comptent peu de membres.

Le tableau ci-dessous montre que le Sangu (B41) est la seule ethnie à tendance monolingue où le taux de transmission est inférieur à 50%.

Ethnies à tendance endogame	Taux de transmission
Nzèbi (66.5%)	(57%)
Sangu (66.5%)	(47%)
Fang (56%)	(83.5%)
Gisir (53%)	(50%)
Vili (53%)	(50%)
Punu (53%)	(60%)

Tab. 1: Comparaison entre ménages endogames et taux de transmission

Le fait que la mère exerce une activité professionnelle a-t-il une incidence sur l'orientation linguistique des enfants? Le test du χ^2 montre que les familles où la mère est au foyer incitent davantage leurs enfants à parler la langue du terroir ($p= 0.09$). Cela pourrait s'expliquer par le fait que la mère qui travaille dans un contexte urbain accorde moins d'importance aux langues patrimoniales parce qu'elle connaît mieux les enjeux auxquels les citoyens doivent faire face. En ce qui concerne l'évaluation du taux d'incitation en fonction de l'ethnie des parents, il y a des différences importantes, que l'on peut subdiviser en trois tendances principales.

On trouve tout d'abord des ethnies où le taux d'incitation dépasse les 50% (Fang, Punu, Nzèbi, Teke-Obamba). Dans cette catégorie, la langue fang se situe en bonne place puisque seulement 16.5% des enfants fang déclarent ne pas être incités par leurs parents à l'usage de cette langue, contre 83.5% (voir le tableau 1). Les enfants des Teke-Obamba (B71-B62) et ceux des Nzèbi (B52) déclarent être incités à hauteur de 57% dans les deux cas.

On trouve aussi des ethnies dont le taux d'incitation avoisine les 50% (Kele, Gisir, Vili).

Enfin, dans certains groupes, ce taux passe sous la barre des 50% (Kota, Myènè, Sangu). Dans cette catégorie, les Myènè présentent le score le plus faible: pour 30% des élèves interrogés, leurs parents ne les incitent guère à parler le myènè.

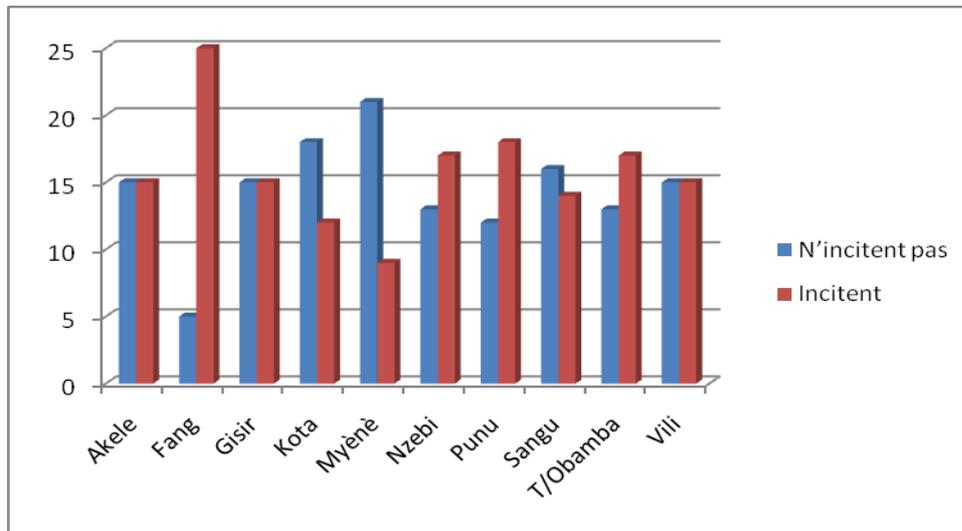


Fig. 4: Taux d'incitation par ethnie

Dans l'ensemble, les résultats laissent transparaître une différence assez nette entre les foyers monoparentaux, qui incitent davantage leurs enfants à parler une langue africaine et les foyers biparentaux, qui ne les incitent pas ou même les en dissuadent.

Incitent ou non	Deux parents	Un parent	Total
N'incitent pas	81 (63%)	76 (44%)	143 (50%)
Incitent	47 (37%)	96 (66%)	157 (52%)
Total	128	172	300

Tab. 2: Incitation parentale selon que l'enfant vit ou non avec ses deux parents

L'âge des parents est également à prendre en compte dans le processus de transmission des langues du Gabon. Il semble que les parents les plus âgés incitent nettement plus leurs enfants à parler une langue africaine que les parents plus jeunes. Cette situation est résumée par le graphique ci-dessous. On remarque peut-être une inversion de tendance puisque chez les plus jeunes, les "incitateurs" sont un peu plus nombreux.

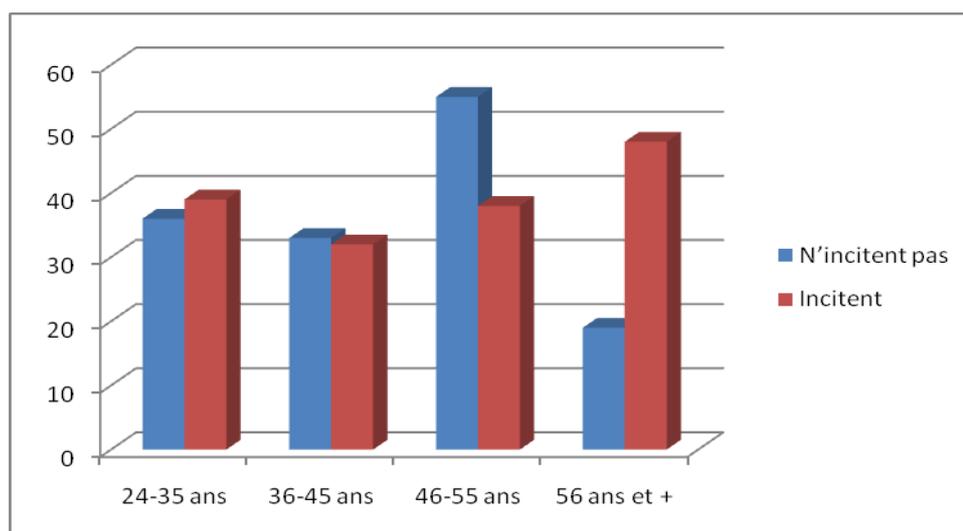


Fig. 5: Incitation parentale selon l'âge des parents

A première vue, la CSP n'influerait qu'assez peu la tendance des parents à inciter ou à ne pas inciter leurs enfants à pratiquer la langue. Les CSP+ (cadres et patrons) comme les CSP- (ouvriers et retraités) voient favorablement que les enfants apprennent la langue de leurs parents. D'un point de vue théorique, les résultats des CSP+ peuvent surprendre. On s'attendrait en effet à ce que les cadres et patrons s'éloignent des langues endogènes et se tournent vers la variété prestigieuse, si l'on s'appuie sur le modèle de Labov (1994). Or il n'en est rien. Apparemment, la plupart des CSP+ gabonais considèrent que les langues maternelles ont encore leur place au sein de la famille. On observe tout de même une situation bien paradoxale chez les parents CSP+. Ces derniers disent du bien des langues africaines, mais ils transmettent néanmoins des pratiques langagières et des attitudes défavorables à leur endroit. Ce paradoxe révèle en fait l'embarras de certains parents, qui sont partagés entre le respect des identités africaines et les contraintes de la modernité.

Une dernière variable indépendante est examinée dans l'étude, celle du lieu d'habitation des élèves. Dans les quartiers défavorisés et les quartiers intermédiaires, l'incitation parentale à pratiquer les langues du Gabon est globalement plus faible que dans les quartiers dits aisés. Le type de quartier semble donc jouer un rôle dans le positionnement linguistique des parents, et influence donc les pratiques linguistiques des enfants. Ce résultat montre sans surprise qu'il y a un lien entre la classe socioprofessionnelle et le lieu d'habitation et il témoigne d'un certain phénomène de revitalisation linguistique des langues africaines au sein des couches supérieures de la population.

Pour clore la présentation des résultats de l'enquête menée par l'un des auteurs de cette contribution, nous présentons enfin quelques données sur les usages. Il apparaît que dans les écoles, la tendance à parler une des langues du Gabon est très basse (soit 22%). Il semble par ailleurs que dans

les foyers où le nombre d'enfants est élevé (6 minimum), les enfants ont tendance à utiliser des langues endogènes, alors que c'est l'inverse dans des familles plus restreintes. Les résultats ont aussi montré que c'est surtout à Libreville que le français s'impose dans la plupart des échanges au sein du foyer (57%) alors qu'à Lambaréné, les langues endogènes auraient encore un léger avantage (53.5%). Les données montrent aussi que les enfants vivant à Lambaréné parlent davantage les langues locales entre eux comparés à ceux de Libreville ($p= 0.09$). Enfin, même si dans ces deux villes les élèves non 'switcheurs' sont plus nombreux que les 'switcheurs', il semble que ce sont les enfants des milieux défavorisés qui alternent davantage les codes, ou du moins qui le reconnaissent spontanément. Ce résultat a également été validé par le test statistique du χ^2 .

8. Conclusion

Au terme de cette étude sur la transmission des langues africaines dans deux villes du Gabon, il est possible de tirer un certain nombre d'enseignements. Le premier est que dans les deux points d'enquête (Libreville et Lambaréné), le français occupe tout de même une place de choix dans la transmission des langues de la génération des parents vers celle des enfants, mais cette situation est plus marquée dans la capitale. Le second enseignement est que même si le taux de transmission des langues endogènes reste très bas au sein des foyers gabonais, les situations varient considérablement d'une langue à l'autre. Ainsi, le fang A75 et le gisir B41 semblent être les deux langues du Gabon les mieux transmises par les parents à leurs enfants. On retiendra également que plusieurs facteurs sociolinguistiques jouent un rôle dans la transmission des langues du Gabon. Ainsi, dans le processus de transmission, les foyers monoparentaux semblent être plus efficaces que les foyers biparentaux. Il semble également que l'origine sociale et l'âge soient à prendre en compte. Par exemple, les enfants des cadres et patrons se montrent plutôt réticents à l'usage des langues maternelles de leurs parents, alors que ces derniers encourageraient plutôt leurs enfants à utiliser ces langues. De leur côté, les parents plus âgés inciteraient davantage leurs enfants que les parents plus jeunes.

On peut finalement retenir que toutes les langues du Gabon ne sont pas menacées d'extinction, du moins à court terme. Nos données vont donc à l'encontre de la position extrême de Boucher (1999), qui considère notamment que, faute d'avoir un statut clair, ces langues seraient appelées à disparaître à brève échéance. Nos résultats rejoignent par contre, mais en partie seulement, le point de vue de Hombert (2009), pour qui un peu plus de la moitié des langues du Gabon seraient vraiment menacées. Nous

défendons pour notre part l'idée que tant que la transmission familiale est encore assurée, une langue garde toujours toutes ses chances de survie.

Finalement, certaines langues du Gabon semblent avoir de beaux jours devant elles.

Bibliographie

- Bastin, Y. *et al.* (1999): Classification lexicostatique: bantou, bantou et bantouïde, de l'intérêt des "groupes flottants". In: J.-M. Hombert & L. M. Hyman (eds.), *Bantu Historical Linguistics*. Stanford, 149-153.
- Boucher, K. (1999): Approches et représentations sociolinguistiques dans un groupe de jeunes Librevillois. In: *Le français en Afrique*, 13, 173-192.
- Calvet, L.-J. & Moussirou-Mouyama, A. (2000): *Le plurilinguisme urbain*. Paris (AIF).
- Calvet, L.-J. (1994): *Les voix de la ville*. Paris (Payot).
- Dabène, L. *et al.* (1993): *Variations et rituels en classe de langue*. Paris (Hatier).
- Dabène, L. (1994): *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*. Paris (Hatier).
- Daff, M. (2000): Aménagement linguistique et didactique du plurilinguisme urbain en Afrique noire francophone. In: L.-J. Calvet & A. Moussirou (éds.), *Le plurilinguisme urbain*. Paris (AIF), 93-102.
- Doke, C. M. & Cole, D. T. (1963): *Contribution to the History of Bantu Linguistics*. Johannesburg (Witwatersrand Universita Press), 63-76.
- Eyindanga, E. (2008): *Les usages des langues locales dans les quartiers-est de Libreville*. Thèse de doctorat (Université Stendhal-Grenoble 3), 456 p.
- Gajo, L. 2001. *Immersion, bilinguisme et interaction en classe*. Paris (Didier).
- Guthrie, M. (1953): *The Bantu Languages of Western Equatorial Africa*. London (IAI).
- Hagège, C. (1996): *L'enfant aux deux langues*. Paris (Odile Jacob).
- Hombert, J.-M. & Perrois, L. (2007): *Cœur d'Afrique. Gorilles, cannibales et Pygmées dans le Gabon de Paul Du Chaillu*. Paris (CNRS éditions).
- Hombert, J.-M. (2009): La diversité culturelle de l'Afrique est menacée. In: *La Recherche*, 429, avril, 36-39.
- Idiata, D.-F. (2008): Plusieurs décennies d'études linguistiques sur les langues du Gabon, In: *Eléments de description des langues du Gabon*, 1, Libreville (éditions du CENAREST), 49-103.
- Jacquot, A. (1978): *Etudes sociolinguistiques du Gabon*. In: D. Barreteau (éd.): *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar*. Paris (CILF), 492-496.
- Kwenzi-Mikala, J.T. (2008): *Les noms de personnes chez les Bantu du Gabon*. Paris (L'Harmattan), 139 p.
- Labov, W. (1992): La transmission des changements. In: *Langages*, 108. Paris (Larousse), 16-33.
- Labov, W. (1994): *Principles of linguistic changes*, 1 et 2. Oxford (Blackwell).
- Lüdi, G. & Py, B. (1995): *Changement linguistique et linguistique du changement*. Lausanne (l'Âge de l'Homme).
- Mackey, W. F. (1975): Puissance, attraction et pression des langues en contact: modèles et indices. In: J.-G. Savard & R. Vigneault (éds.): *Les états multilingues: problèmes et solutions*. Québec (PUL), CIRAL, Publication A-9, 122-163,

- Maho, J. (2003): A Classification of the Bantu Languages: An Update of Guthrie's Referential System. In: D. Nurse & G. Philippson (eds.): *The Bantu Languages*. London (Routledge Language Family), 639-651.
- Maître, R. & Matthey, M. (2004): Le patois d'Evolène, dernier dialecte franco-provençal parlé et transmis en Suisse. In: J. M. Eloy (dir.): *Des langues collatérales*. Paris (L'Harmattan), 375-390.
- Mayer, R. (2002): *Histoire de la famille gabonaise*. Libreville (éditions du LUTO), 261 p.
- Medjo Mvé, P. (2000): Les langues des marchés de Libreville. Communication présentée au Colloque international sur les villes plurilingues. Libreville, 25-29 septembre.
- Medjo Mvé, P. (2001): Bibliographie des langues du Gabon revisitée. In: *Revue africaine d'études francophones*, 11. ENS de Libreville, 67-82.
- Medjo Mvé, P. (2008): Aperçu ethnolinguistique des Pygmées bakoya de la région de Mékambo (Gabon). In: *Eléments de description des langues du Gabon*, 1. Libreville (éditions du CENAREST), 209-248.
- Minko-Mi-Ngui, D. (2008): *Pratiques langagières d'enfants gabonais à Libreville, Quels types de bilinguisme?* Thèse de doctorat (Université de Rouen).
- Mouguiama-Daouda, P. (2005): *Contribution de la linguistique à l'histoire des peuples du Gabon*. Paris (CNRS éditions).
- Moussirou-Mouyama, A. & De Samie, T. (1996): La situation sociolinguistique du Gabon. In: de Robillard & Beniamino (éds.), *Le français dans l'espace francophone*. Paris (Champion).
- Moussirou-Mouyama, A. (1984): *La langue française au Gabon*. Thèse 3^{ème} cycle (Université d'Aix-en-Provence).
- Moussirou-Mouyama, A. (1998): Politiques linguistiques et urbanité: le cas du Gabon. In: Dumont & Santodomingo (éds.): *La coexistence des langues dans l'espace francophone*. Journées du RSDL. Rabat, 395-403.
- Moussounda Ibouanga, F. (2006): *Les Molvilois et leurs langues*. Dynamique linguistique à Mouila de 1900 à nos jours. Thèse de doctorat (Université d'Aix-en-Provence).
- Pambou, J.-A. (2003): *Les constructions prépositionnelles chez les apprenants de français langue seconde au Gabon: étude didactique*. Thèse de doctorat (Université d'Aix-Marseille), 690 p.
- Rodriguez-Yanez, X.-P. (1997): Aléas théoriques et méthodologiques dans l'étude du bilinguisme: le cas de la Galice. In: H. Boyer (éd.), *Plurilinguisme, "contact" ou "conflit" de langues?* Paris (L'Harmattan), 191-255.
- Van Der Veen, L. J. (2006): Gabon: Language Situation. In: K. Brown (ed.): *Encyclopaedia of Language & Linguistics*, 2nd edition, 4, 708-715. Oxford (Elsevier).
- Zuè Elibiyo, M. (2008): *La transmission intergénérationnelle des langues au Gabon, une étude à partir des usages déclarés*. Thèse de doctorat (Université Stendhal-Grenoble 3), 315 p.